## Situation lamentable du Guatemala.

Nous recevons de l'Amérique Centrale et, en particulier, du Guatemala, des nouvelles lamentables. Tout est bouleversé dans cette malheureuse république, les finances aussi bien que la politique. Les faillites succèdent aux faillites (voyez nos dépêches) et le pays semble ruiné pour longtemps. Et, comment en serait-il autrement avec des administrations, des autorités politiques qui ne connaissent d'autre loi que leurs caprices, d'autre loi que la satisfaction de leurs ambitions, d'autres procédés que l'arbitraire.

Des républiques comme celle du Guatemala sont tout ce que l'on voudra, excepté des républiques. Tout est à la merci de quelques intrigants qui se font des révolutions un métier, et un piédestal, et l'on n'y renverse une dictature que par combat pour une autre pire encore que la précédente.

Rien de tout cela n'aurait le don de nous émouvoir et nous y resterions parfaitement indifférents, si l'Amérique Centrale n'était pas notre proche voisine, si nous ne faisions avec elle des affaires considérables, si nous n'étions pas directement intéressés à ce que l'ordre règne dans ces riches, mais malheureuses contrées. N'est-ce pas de là, en grande partie que nous vient notre commerce de fruits et de café? N'est-ce pas de ce côté que s'expédient une masse de nos grains et de nos provisions de bouche?

N'est-il pas déplorable que cette région des isthmes qui est destinée à devenir le centre du trafic interocéanique du monde civilisé, soit continuellement la proie d'une poignée d'ambitieux qui se partagent tour-à-tour les dépouilles du pays, qui le ruinent, qui l'empêchent de remplir la haute mission à à laquelle l'appelent sa situation géographique et les inappréciables richesses de son sol et, à force de malversations, d'arbitraire et de cruautés, fassent regretter, même aux plus ardents républicains, les régimes despotique d'autrefois.

## UN SOUVENIR DE LA FONDATION DES ETATS-UNIS.

Les Etats-Unis viennent de rentrer en possession d'un document précieux pour leur histoire: c'est le livre de bord tenu par les *Pèlerins*, les "Pilgrim Fathers" qui arrivèrent aux côtes américaines à bord du bateau *Mayflower* (Fleur de Mai), en 1620.

Ce livre curieux, tenu par W. Bradford, contient la liste des passagers qui devaient être les premiers colons des Etats-Unis, puis les incidents du voyage; on y a aussi inscrit les détails quotidiens de la fondation de New-Plymouth pendant vingt-huit ans; enfin, il servit de registre de l'état civil à cette époque. C'est même pour ce motif qu'il avait été envoyé à la bibliothèque du du diocèse de Londres, dont dépendait cette colonie lointaine. Les Anglais viennent de le rendre à leurs cousins d'Amérique.

## L'EX-REINE RANAVALO.

Une correspondance donne des nouvelles de l'ancienne reine des Hovas.

Celle-ci, depuis son arrivée à la Réunion, habite une jolie maisonnette où elle vit tranquille avec les vingt mille francs que lui alloue annuellement le gouvernement français.

Sa seule sortie consiste à se rendre le dimanche à la messe et elle reçoit chez elle quelques visites. On n'a qu'à se louer de sa correction.

L'ex-souveraine de l'Emyrne n'est pas seule exilée à la Réunion. Saïd-Ali, ex-sultan des Comores, à Bourbon depuis quelques années, passe son temps, avec les 400 francs par mois que lui donne la métropole, à voyager de commune en commune, en grand costume avec sabre, poignard et sa croix de la Légion d'honneur.

On l'utilise dans les cortèges, car il est très décoratif, pour les mariages et autres grandes cérémonies. Il espère toujours recouvrer ses Etats, et il est en instance pour venir à Paris où il veut, paraît-il, prouver son innocence.

## La légende de saint Fiacre.

Saint Fiacre, le patron des horticulteurs, dont c'était dernièrement la fête, est un des saints les plus populaires du calendrier.

Si son nom est populaire, sa légende l'est moins. Rappelons-la en quelques lignes.

Saint Fère, que par corruption on a appelé saint Fiacre, était né en Irlande vers 600. De bonne heure, il quitta sa patrie et alla se fixer en France, aux environs de Meaux. Il y fut cordialement accueilli par l'évêque sait Faron, qui lui permit de prendre, en un jour, autant de terrain qu'il en pourrait entourer d'un fossé.

Saint Fiacre prit son bâton, le posa à terre et marcha. Aussitôt le morceau de bois mû par une intervention surnaturelle, se mit à suivre le saint, en creusant un large fossé.

Ce prodige accompli, au dire de la légende, en présence de nombreux témoins, commença la réputation de saint Fiacre.

Autre détail: Anne d'Autriche avait une grande vénération pour saint Fiacre, auquel elle attribuait la naissance de Louis XIV....

Saint Fiacre a également donné son nom aux véhicules qui sillonnent le monde. Voici comment:

Vers 1650, il existait, rue St-Martin, à Paris, une maison dont la façade était décorée d'une image de saint Fiacre et qui servait de remise aux voitures de louage; de là à prendre la partie pour le tout....

## UN CRIME AFFREUX.

On écrit d'Anvers, le 28 août:

Il n'est question en ce moment à Anvers que d'un crime épouvantable commis dans les conditions les plus atroces et les plus mystérieuses à Hémixem, un village des environs.

Deux vieilles filles, Marie et Elisabeth Pooter, âgées l'une de soixante-dix ans, l'autre de soixante-cinq, ont été trouvées assassinées en leur demeure, la tête littéralement réduite en bouillie, sans doute à l'aide d'un marteau. Très riches et très pieuses, les deux femmes ne sortaient que très rarement pour aller toucher leurs revenus chez leur notaire ou pour se rendre à l'église. En ne les voyant pas, les voisins ont cru qu'elles étaient allées à Bruxelles, où elles ont des parents, mais, leur absence se prolongeant, une perquisition de la police a amené l'horrible découverte.

Le crime a été commis dans la journée de mardi, car ce jour-là, vers quatre heures, les voisins ont vu deux religieuses sonner à la maison et pénétrer en compagnie d'Elisabeth, qui était venue leur ouvrir, puis sortir assez longtemps après. Ces prétendues religieuses n'ayant pas laissé d'autres traces, on suppose que les deux malfaiteurs qui ont fait le coup, ont revêtu ce costume pour tromper leurs victimes, se sont fait inviter à prendre le café et auront accompli leur forfait pendant le repas. Quatre tasses se trouvaient, en effet sur, la table avec deux tartines inachevées.

Le vol était le mobile du crime.

Le coffre-fort a été l'objet de tentatives d'effraction. Les nombreux bijoux des victimes ont été enlevés ainsi que quantités d'autres objets de prix. Mais une cassette qui contenait pour 40,000 francs de valeurs a été laissée intacte.

L'appareil de justice est mis en mouvement pour découvrir les coupables. Rien jusqu'ici n'a transpiré. Mais on croit dans le pays que les deux Prussiens évadés de la prison d'Arlon, après avoir assassiné leur gardien, pourraient n'être pas étrangers à cette triste affaire. On a suivi leurs traces jusqu'à Bruxelles, d'où on les avait perdus de vue. Or, un maçon d'Hémixem affirme avoir vu, mardi, deux étrangers d'aspect patibulaire, dont l'un portait une blessure à la tête. Et précisément l'un des deux prisonniers est marqué au front d'une profonde cicatrice qu'on pourrait prendre pour une blessure.

En tout cas, les commentaires vont leur train et l'émotion est très grande à Hémixen.

## VIEUX FOU.

Rimant l'autre semaine,
Sans trop savoir pourquoi,
Sur la nature humaine,
Sur l'amour et sur.... quoi!

Que disais je!—Peut-être,
Sinon certainement,
Rien qui dût vous paraître
Agréable ou charmant.

Ah! oui. Vieil imbécile,
Pour qui toute vertu
Est désormais facile
Et sans un *souvenir*...tu,

Je disais que la femme,
si belle en deurissant,
N'était plus vous, Madame,
Madame, en vieillissant.

Et je disais de même
Que pour être divin
Et d'ivresse suprême,
Vieux doit être le vin.

Est-ce *de même*? Il semble
Que non. Mais dans les vers
Que la rime rassemble,
On parle de travers.

Les rimeurs sont très drôles,
Prenant le mot *autour*,
Qui rapproche les rôles,
Pour le grand *alentour*.

Mais je vous dis Madame,
Que l'hiver redouté
Ne vieillit point la femme,
Dont l'âme est la beauté.

Quant au vieux, vieille bête,
Imbécile et barbon,
Sans cheveux sur la tête,
A quoi donc est-il bon!

J. G.

*UNIQUE EN SON GENRE.*

L'île de Bornholm, dans la mer Baltique, à proximité de laquelle l'escadre présidentielle française a passé deux fois ces jours-ci, a une propriété très singulière que connaissent bien tous ceux qui ont navigué dans ces parages.

Cette île, en réalité, est comme un gigantesque aimant planté au milieu de la mer, à trente-huit kilomètres de la pointe sud-ouest de la Suède. Elle émet des effluves magnétiques d'une intensité telle que les boussoles des navires passant à plus de dix milles au large en sont influencées. Or, précisément, l'île de Bornholm est entourée de bancs et de rochers à fleur d'eau fort dangereux. Il importe donc de naviguer dans ces régions avec une extrême prudence, et l'on attribue à l'influence de cet îlot magnétique le grande nombre d'accidents qui se produisent en vue des côtes suédoises.

Ajoutons que, dans les Hébrides, il se trouve une île nommée Canna, dont la puissance magnétique est presque aussi considérable.

## La légende de la Favorite.

L'érudit archiviste adjoint de l'Opéra, de Paris, M. Ch. Malherbe, s'inscrit en faux contre la parole d'un des auteurs du livret de «la Favorita», directeur lui-même de l'Opéra.

Voici, en effet, ce que le collaborateur de Gustave Vaez, Alphonse Royer, écrit dans son «Histoire du théâtre contemporain», tome II, page 94:

« La musique du quatrième acte fut écrite en une seule nuit. Vaez et moi nous avions apporté les paroles au maître « après dîner; le lendemain, à pareille heure,» il nous les chantait au piano, transfigurées par son inspiration musicale,»

Il est évident que Donizetti n'avait pu préparer sa musique à l'avance puisqu'il n'avait pas les paroles et, d'un autre côté, les auteurs ayant eu la partition du quatrième acte vingt-quatre heures après, il ne saurait y avoir d'erreur possible.

La « marqueterie » n'est guère admissible, puisque les librettistes n'accusent pas la moindre retouche à leurs vers après livaison de la musique.

C'est encore Alphonse Royer qui affimer que, dans la voyage de Ventadour à la rue Le Pelletier, on lui imputa un rôle de mezzo-carattere et l'on étira le premier acte en deux, pour arriver à faire quatre actes au lieu de trois. Un duo pour soprano et baryton alla s'incarner dans la partition de «Maria Padilla», un air de basse dans un autre opéra italien. La vraie pièce, c'est-à-dire le troisième et le quatrième acte, est restée telle qu'elle a été répétée et qu'elle devait être représentée à la Renaissance, sauf la romance «Ange si pur», empruntée au manuscrit du « Duc d'Albe», et l'autre romance, «Fernand, écoute la prière», que le maître ajouta pendant les répétitions à la sollicitation de la prima donna.

A moins de discuter la parole de l'auteur, la « légende » reste donc entière.

### Le doyen des chasseurs.

Le département du Loiret possède peut-être le doyen des chasseurs de France, M. Théophile Lauget, de Chécy, qui, à l'âge de quatre-vingt sept ans, vient de prendre son soixantième permis.

M. Lauget n'est pas seulement un grand chasseur: c'est aussi un brave qui compte à son actif de nombreux actes de dévouement. Il est, dit-on, le doyen des sauveteurs de France, et, chaque année, on le voit, l'œil vif, la jambe alerte, la poitrine constellée de médailles, portant le drapeau de la Société des médailles sauveteurs du Loiret, aux fêtes en commémoration de Jeanne-d'Arc.

## LA CROIX DE VICTORIA.

L'amiral sir Nowel Salmo, commadant supérieur de Portsmouth, orgaisateur de la magifique revue navale du 25 juin, vient d'être nommé aide de camp de Sa Gracieuse Majesté.

L'amiral sir Nowel Salmo est grand-croix de l'ordre du Bain et titulaire de la croix de Victoria.

Cette croix de Victoria, qui correspond à la médaille militaire en France est une petite médaille de bronze, la même pour les simples soldats et les feld-maréchaux, et est, paraît-il, plus estimée encore dans l'armée anglaise que le grand-cordon du Bain ou la Jarretière. C'est qu'elle n'est donnée que pour des actes de courage constatés par des témoignages irrécusables et ne peut être accordée à la faveur.

Aucun membre de la famille royale n'a le droit de la porter, sauf cependant, le duc de Cambridge, qui l'a gagnée pendant la campagne de Crimée.

Aussi est-ce en Angleterre une décoration rare et précieuse, qui honore grandement ceux qui sur leur carte peuvent faire suivre leur nom du V.C., «Victoria cross.»

## La statue de Jacques II.

Après deux siècles et onze ans, l'Angleterre se décide enfin à inaugurer la statue de Jacques II, que l'on attribue à Gibbons, et que l'on cachait depuis la révolution de 1688, qui entraîna la chute définitive des Stuart. Cette statue de bronze avait été présentée au roi Jacques II, le jour de l'an 1686, dans les jardins de Whitehall, où le sculpteur l'avait placée sur un socle provisoire, ornée de l'inscription suivante: « Jacques II, par la grâce de Dieu, roi d'Angleterre, d'Ecosse, de France et d'Espagne, défenseur de la foi. Anno MDCLXXXVI.»

Ordre fut alors donné d'exécuter un piédestal monumental, le Roi se réservant de désigner la place sur laquelle ses peuples pourraient admirer son image. Deux ans après, il n'échappait au sort de Charles Ier que par une fuite précipitée. La statue devint un meubel encombrant. D'abord on parla de l'envoyer à la fonte, puis on l'oublia quelques années dans le jardin où la foule ne pénétrait pas. Un peu plus tard, des travaux intérieurs ayant modifié la forme de ces jardins, on descendit le bronze de son socle et on le coucha dans une écurie vide où il put dormir paisiblement pendant un demi-siècle. L'écurie devant être démolie, on retransporta le Jacques II au plein air, la statue reposant alors directement sur le sol sous une guérite en briques où elle était comme murée. Peu à peu, les jardins de Whitehall, jadis vastes comme un parc, se couvrirent de constructions, de bâtiments affectés pour la plupart à des services publics. Le jour vint où l'on dut démolir la guérite et transférer ailleurs la statue. Depuis une cinquantaine d'années elle avait échoué dans le jardinet clos qui entoure les bureaux de la commission des hôpitaux.

C'est là que le secrétaire d'Etat pour l'intérieur, sir White Ridley, est allé la découvrir l'autre jour et l'examiner en compagnie de quelques membres de l'Académie royale. On s'est alors aperçu que le monument est d'une admirable beauté et que, placé sur la voie publique, il y serait la seule statue véritablement artistique de la grande métropole.

Quelques jours encore, le temps de lui sculpter un piédestal dans un bloc de granit d'Ecosse, et elle ornera, près du palais de Westminster, la petite place où se dresse déjà la statue équestre de Richard Ier.

## LE SERPENT STOMACAL.

Les informations hebdomadaires sur le serpent de mer commençant à tourner à la scie, voici autre chose:

Un habitant de Sauvagnat-Sainte-Marthe, près d'Issoire, M. Prollier, âgé de vingt-sept ans, qui, depuis longtemps, se plaignait de violents maux d'estomac inguérissables, a rejeté, dans une crise de spasmes, d'abord un premier petit serpent, bien vivant, de trente centimètres de longueur, puis ensuite un second.

Plusieurs médecins de Clermont-Ferrand et d'ailleurs ont constaté qu'il s'agissait de véritables serpents! Quant à l'origine, ils supposent que M. Prollier a dû boire de l'eau dormante, dans laquelle se trouvaient des serpents extrêmement petits, qui se sont lentement développés dans l'estomac. Le séjour de ce jeune homme en Afrique, comme soldat, fait présumer qu'il a rapporté de là-bas ces petits nourrissons.

### Une centenaire.

Une centenaire, Mme veuve Plancher-Ricottier, âgée de cent quatre ans, vient de s'éteindre doucement chez un de ses petits-enfants, à l'Isle-Bouchard, près Tours.

Cette centenaire était née sous la Terreur, le 11 juin 1793, à Crouzilles (Indres-et-Loire), et, détail à noter, elle avait été baptisée dans une cave.

Jusqu'au dernier moment, elle a gardé la plénitude de ses facultés, et ces jours derniers elle chantait encore des refrains datant du premier empire.

## LES PRESENTS ROYAUX D'AUTREFOIS.

A toutes les époques et dans tous les pays, les Rois ont fait des présents. En France, ces présents sont connus et bien définis depuis le règne de Louis XIV.

Le premier, un érudit, M. Maze-Sencier, a eu la bonne fortune de secouer la poussière de soixante volumes-infolio manuscrits, aux archives du ministère des affaires étrangères, désignés sous le nom de «Pierreries et présents du Roy.» Ces présents, que l'on pourrait appeler «diplomatiques» parce qu'ils ne s'adressaient guère qu'à des personnages étrangers, commencent en 1662 et s'arrêtent en 1786, époque à laquelle toute nouvelle recherche est interdite.

Ils se composent surtout de boîtes à portraits et de tabatières, puis de services en vaisselle d'argent plus tard en porcelaine de Sèvres, de tapisserie des Gobelins, d'épées à poignées d'or serties de pierreries, de pendants d'oreilles, de bracelets, pendeloques, bagues, colliers, de parures entières de la plus grande richesse; pour les évêques c'étaient des croix pectorales étincelantes de diamants. Les capitaines de navires en courses et les secrétaires d'ambassade recevaient le plus souvent des chaînes d'or.

Une fois, une seule, des cannes furent offertes à quelques-unes des personnes qui accompagnaient Marie-Antoinette venant en France épouser le Dauphin, petit-fils de Louis XV.

Bien que l'usage du tabac fût très répandu sous Louis XIV, le Grand-Roi ne donna jamais de tabatières. Il ne pouvait souffrir le tabac et ses courtisans s'abstenaient même de priser devant lui. En revanche, il distribua des boîtes à portraits avec une grande profusion. C'étaient des boîtes d'or, plates, serties extérieurement de brillants et renfermant, à l'intérieur, le portrait du Roi, par exception celui de la Reine, du Dauphin, ou d'un prince de la famille royale.

Parmi les plus riches boîtes à portraits offertes par Louis XIV, il en est des curieuses, notamment celle offerte à Mme Lillerot, femme de l'ambassadeur de Suède, médiateur de la paix de Ryswick. Cette boîte, ornée de soixante-dix-sept diamants, coûta 36,315 livres. Une autre boîte, donnée dans la même circonstance à lord Portland et enrichie de soixante-cinq diamants, valait 40,510 livres.

Mais la plus étonnante, la plus riche de ces somptueuses boîtes à portraits, fut offerte le 29 mars 1729 au marquis Scotti. Elle renfermait le portrait du jeune roi Louis XV, peint par Massé et présentant quarante-deux brillants et quinze diamants roses. Son prix s'élevait au chiffre incroyable de 129,852 livres.

Bornons ici ces citations. Et contentons-nous d'ajouter qu'aux archives nationales, on a pu reconstituer les présents faits par Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, non plus aux étrangers, mais aux personnages de la cour de France, à l'occasion des mariages, des baptêmes ou des naissances.

Les peintres qui exécutaient, soit en émail, soit en miniatures, ces portraits si richement montés se nommaient, sous Louis XV, Petitot, Chatillon, Jacques Ferrand, Frédéric Bruckmann. Sous Louis XV, c'étaient la « damoiselle » de La Boissière et la « damoiselle » Château, dont les petits portraits de l'Enfant-Roi leur étaient payés chacun soixante livres. Sous Louis XVI les artistes se nommaient Campana, Mosnier, Dumont, Ducreux, Isabey, Pasquier, Raph, Bachi, Sicardi, Vincent, Weyler et le célèbre Hall, le plus fameux miniaturiste du dix-huitième siècle.

Quant aux orfèvres et joailliers auxquels on doit ces magnifiques vaisselles, ces parures, ces bagues, ces bijoux divers, ces boîtes à portraits et ces tabatières magnifiques, ils se nommaient Jean Pitau, le Tissier de Montarsy, Pierre et Thomas Germain, Ducrollay, Sageret Tiran de Nanteuil, etc.

Il nous a semblé que ces détails, assez peu connus, sur les présents royaux sous l'ancienne monarchie étaient d'actualité au moment où l'on s'est occupé des cadeaux destinés à l'empereur de Russie par M. Félix Faure.

## D'OU VIENT LE MOT "TSAR"?

Question que se sont posée nombre de savants et qui a été résolue par eux de façon diverses...comme toujours.

Voltaire prétend que le mot «tsar» est d'origine tartare. Il base son opnion sur ce fait—avancé par certains étymologistes—qu'Ivan le Terrible, en s'emparant des royaumes de Kasan, d'Astrakan et de Sibérie, prit ce titre aux souverains des royaumes qu'il avait conquis.

D'aucuns ont alors prétendu que «tsar» était une corruption de «césar».

Cette opinion, très séduisante en elle-même, a été partagée par nombre d'étymologistes.

Mais il nous semble que l'étymologie définitive est celle indiquée par Karamzine, le célèbre écrivan, qui estime que le mot «tsar» est un mot oriental qui fut connu en Russie par la traduction slavone de la Bible. Il signfiat en persan trône, autorité, commandement. Il est à remarquer, en effet, que les noms des rois d'Assyrie et de Babylone se terminent toujours par cette consonnance: Phala-«Tsar», Nabona-«Tsar», c'est-à-dire Phala-«Roi», Nabona-«Roi».

Il ne faut pas oublier que Saül et David sont nommés « tsaro », que « tsartsvo » veut dire« royaume» et que «Tsarsvovate»est l'infinitif du verbe «régner.

### MOTS DE LA FIN.

**Entendu à la Bourse.**

**— Qu'est-ce que vous pensez de X... au point de vue de la probité?**

**— Hum!... ce que vous me demandez là est bien délicat... Je peux cependant vous dire qu'une fois je l'ai invité à diner, et qu'après son départ nous avons retrouvé le comte des couverts.**

**Authentique.**

**Un employé de mairie à un brave homme venu pour servir de témoins:**

**—Quelle est votre profession**

**—Beurre et œufs.**

**Au mess, dans une garnison de petite ville:**

**—Et vous, capitaine, que pensez-vous de la capitale?**

**—Ma foi, messieurs, je pense que c'est une ville.... bien parisienne!**

**Raisons sérieuses:**

**Premier Monsieur.—Enfin, je me demande comment il peut la trouver bien?**

**Second Monsieur.—Ah! mon cher, elle a un millon de raisons pour être trouvée charmante!**

**Premier Monsieur.—Par exemple! un million?....**

**Second Monsieur.—De francs!!**

**A Potinville-sur-Mer:**

**—Comment! ils en sont là, après six mois de mariage!...**

**— Oui, ma chere... à canifs tirés!**

**Pour tous les désordres scrofuleux, pour les maladies syphilitiques et mercurielles la Sarsapareille d'Ayer est le meilleur remède.**

d'autres joies t'attendent.

Tu deviendras mère, et l'amour maternel suffira pour remplir le vide de ta vie, satisfaire les aspirations de ton cœur.

Lucile était devenue très pâle. Elle faisait des efforts pour contenir une croissante émotion.

—Marraine, dit-elle avec douceur, ne me croyez pas entêtée. Mais je vous répète, ce mariage est impossible.

—Tu ne veux décidément pas du prince Peresco?

—Ni de lui, ni de personne. Je ne veux pas me marier.

—Tu ne veux pas te marier? Pourquoi?

—Parce que je veux rester auprès de vous, chère marraine, répliqua la jeune fille.

Et d'un geste caressant, prenant la main de Faustine, elle la porta à ses lèvres.

—Mais je ne vivrai pas toujours, ma petite Lucile, fit Mme de Lachesnaye avec tristesse; je mourrai, et que feras-tu alors?

—Oh! chère marraine, ne parlez pas de mourir.

—Il faut, au contraire, savoir envisager l'avenir. Le moment n'est peut-être pas très éloigné où je te quitterai pour toujours. Depuis longtemps, d'ailleurs, je me sens si lasse, qu'il me tarde de me reposer de la vie, de rejoindre mon bien-aimé mari.

Elle fit une courte pause, puis reprit avec tendresse:

—Que deviendras-tu, toute seule dans le monde? Crois-moi, pour une femme il n'est pire destin qu'une vie solitaire, sans but, sans intérêt, sans lien familial.

Le poids de l'isolement est si lourd, que mieux vaut encore un mariage de raison.

Tu me diras peut-être, j'ai un frère. Oui, mais il va bientôt se marier, et bien qu'incapable de t'abandonner, les nombreux devoirs que lui créera sa famille nouvelle, l'éloigneront forcément de toi.

Réfléchis, je t'en conjure, réfléchis avant de refuser.

—Inutile, marraine, mon parti est pris. Je ne me marierai jamais!

Mme de Lachesnaye regarda fixement la jeune fille. Puis à voix très basse:

—Sois franche avec moi, chère enfant. Ne suis-je pas ta meilleure amie?

—Oui, oh! oui; ma meilleure, ma seule, mon unique amie!

—Alors, réponds-moi sincèrement. Aurais-tu quelque autre...

—Marraine, interrompit Lucile en fondant en larmes, pourquoi me tourmentez-vous? N'ai-je pas le droit de vouloir garder ma liberté?

Mme de Lachesnaye poussa un profond soupir. Elle se leva et dit avec douceur:

—Calme-toi, mon enfant, loin de moi la pensée de te faire de la peine!

J'ai cru de mon devoir de te donner des conseils qui me semblaient bons.

Mais je n'insisterai plus. Je vais communiquer ta réponse au prince Peresco.

Elle mit un baiser sur le front de Lucile et sortit de la chambre.

La journée s'écoula assez tristement. Par un tacite accord, les deux femmes évitaient de faire allusion à la scène du matin.

Mais la jeune fille était pâle et paraissait sous le poids d'une secrète douleur.

De son côté Mme de Lachesnaye éprouvait une certaine inquiétude.

L'agitation, l'embarras, la confusion de sa filleule l'avaient péniblement impressionnée.

Elle craignait que Lucile ne lui cachât obstinément un secret.

—Pourquoi, se demandait Faustine avec angoisse, cette émotion, cet emportement quand je l'ai interrogée?

Elle doit éprouver quelque passion romanesque. Mais pourquoi me le cacher?

Aimerait-elle quelqu'un qui ne l'aime pas?

Dieu! mon Dieu! cette enfant va-t elle aussi me faire souffrir?

Pas un instant Mme de Lachesnaye n'eut le soupçon que Lucile fût amoureuse de Gaston.

Les deux enfants avaient grandi, vécu ensemble, s'étaient toujours considérés comme frère et sœur.

Rien dans la conduite de Lucile ne pouvait d'ailleurs faire naître une telle idée.

Elle s'était réjouie des fiançailles de Gaston, avait pleuré en apprenant la rupture de son mariage.

Et se rappelant sa propre jeunesse, Faustine tremblait que sa filleule n'eût donné son cœur à un homme indigne d'elle.

Vers l'après-midi, Mme de Lachesnaye sortit de son hôtel.

C'était l'heure où elle allait d'habitude visiter ses nombreux protégés.

Elle avait pour principe de ne secourir les pauvres qu'après s'être assurée qu'ils étaient réellement dans l'indigence.

Personne ne l'accompagnait dans ses courses charitables.

Et vêtue de noir (on sait qu'elle portait toujours le deuil de son mari), elle s'enfonçait dans les quartiers sordides, les populeuses cités, véritables nids de misère où, depuis des années, elle était bien connue.

Tout à coup, au moment où elle allait s'engager dans une obscure ruelle du quartier Montparnasse, un inconnu s'approcha d'elle.

C'était un personnage portant la veste de velours bleu, la casquette et la plaque du commissionnaire.

—Madame la marquise de Lachesnaye? interrogea-t-il en se découvrant.

—C'est moi. Que me voulez-vous?

L'homme sans répondre, lui tendit une lettre et s'éloigna à grands pas.

Très étonnée, Mme de Lachesnaye tourna quelques instants l'enveloppe entre ses doigts.

Comment cet individu la connaissait-il? Il épiait donc sa sortie et l'avait suivie? Pourquoi?

Toutes questions qu'elle s'adressait sans réponse. Un mystère évidemment.

Elle appela le commissionnaire pour avoir l'explication.

Mais celui-ci pressait le pas sans retourner la tête.

Un peu nerveuse, Faustine alors déchira l'enveloppe.

Elle contenait une feuille de très élégant papier cream-laid, où se déroulait une devise italienne en lettres d'or: *Sempre nel tuo cammino* (Toujours sur ton chemin), un vers du Tasse.

Au-dessous, quelques mots seulement:

"Le mariage de votre fils
"manqué; mes condoléances!"
"OCTAVE ROUVIÈRE."

### IX

UN ANCIEN AMI.

Le lendemain du jour où Mme de Lachesnaye avait reçu un si étrange message, M. Wallace Bryant était sorti d'assez bonne heure pour vaquer à ses affaires.

On était aux premiers jours de printemps, assez précoce cette année.

La matinée était radieuse, le ciel transparent, l'atmosphère attiédie.

Sous le souffle du renouveau les arbres du boulevard commençaient à bourgeonner.

Déjà les rameaux se revêtaient de ce feuillage vert tendre, si doux au regard, qui semble la parure d'avril, et qui, trop éphémère, se transforme, aux approches de l'été, en un gris terne et cendré.

Des charrettes remplies de bouquets de primevères, de violettes, d'œillets et de boules-de neige, émaillaient les rues de leurs nuances délicates et vives, laissaient à leur passage un sillon odorant.

Sur la chaussée allaient et venaient les promeneurs affairés du matin.

Flânant et musardant, le cigare à la bouche, fort satisfait de lui-même et du commencement de sa vengeance, l'Américain remontait le carrefour de la Madeleine.

A l'un des kiosques de journaux il aperçut un petit rassemblement qui regardait et qui riait.

Il s'approcha.

L'objet qui mettait en gaieté la badaudaille était une caricature grossièrement dessinée, ignoble de détails.

Elle représentait une chanteuse de café-concert bien connue.

Au-dessous, le nom de la cantatrice at quelques vers injurieux.

Le journal qui exhibait ainsi l'ignominieuse gravure se nommait: *la Vipère.*

M. Wallace Bryant ignorait absolument l'existende de ce petit papier.

Mais en sa qualité d'ancien rédacteur de feuilles satiriques, il comprit tout aussitôt l'objet de cette littérature.

C'était une de ces feuilles de chantage comme, hélas! notre grand Paris en voit naître tous les jours.

Elles sont à la vraie presse ce que la contrefaçon est à une invention géniale, les ténèbres à la lumière, le mensonge à la vérité.

Alors que le journalisme, cette noble conquête de la pensée moderne, cette sauvegarde de toute liberté, ce rempart de l'honneur national, s'efforce de signaler l'erreur, de combattre les abus, de flétrir l'injustice, ces malfaisants reptiles ne vivent que des plaies que causent leurs morsures.

Toujours à l'affût d'un scandale, et comme flairant l'odeur de la honte, ils exploitent le déshonneur, font trafic des douleurs familiales, spéculant sur l'ignominie!

*A continuer.*